

PHILIPPE VIDELIER

DÎNER DE GALA

L'étonnante aventure
des Brigands Justiciers
de l'Empire du Milieu

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

NUIT TURQUE, Gallimard, 2005, Folio n° 4572.

LE JARDIN DE BAKOUNINE ET AUTRES NOUVELLES DE L'HISTOIRE,
Gallimard, 2001.

DÎNER DE GALA

PHILIPPE VIDELIER

DÎNER DE GALA

L'étonnante aventure des Brigands Justiciers
de l'Empire du Milieu

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

L'Histoire doit commencer par l'Empire chinois, car c'est le plus ancien aussi loin que l'on remonte, et certes son principe est d'une telle substantialité qu'il est pour cet empire le plus ancien comme le plus nouveau. De bonne heure déjà, nous voyons la Chine en arriver à cet état où elle se trouve aujourd'hui...

GEORG WILHELM FRIEDRICH HEGEL (1770-1831)

Leçons sur la philosophie de l'Histoire

Prologue

Après que tout fut accompli des Printemps et Automnes, lorsque le Sage aux longues oreilles reçut le Sage au regard perçant, il lui confia d'une voix égale : « Ceux dont tu parles, même leurs ossements sont tombés en poussière, et il ne reste rien d'eux que leurs paroles. »

Alors, ayant dit et s'étant tu, le Vieux Sage aux longues oreilles se dirigea vers l'ouest, juché sur le dos d'un buffle docile. Il quitta le pays par la porte d'occident et jamais on ne le revit.

CHAPITRE I

*Au bout du monde, un Britannique s'enquiert
de poèmes magiques et une Américaine de la chasse
au tigre — Un jeune homme découvre les Cent Huit
Brigands Justiciers.*

Il ne faut pas croire ce que dit Li Rui. Li Rui est un fieffé menteur. Mais il n'est pas fou. Seulement prudent. Qui lui donnerait tort ? Li Rui a commencé par le nécessaire, rien de plus : « Le camarade Mao Zedong était une personne célèbre pour sa modestie et sa cordialité. » Et si ce n'étaient pas là ses qualités principales, comme l'insinuaient de mauvais éléments, c'est qu'il en avait bien d'autres, plus marquantes encore. Les Soviétiques eux-mêmes en convenaient avant d'avoir emprunté le chemin boueux du capitalisme, quand ils étaient encore des frères pleins de prévention, comme doivent l'être les aînés. Finoguénov, artiste au joli coup de crayon et à la langue bien pendue, avait eu le bonheur de pénétrer au cœur de la Cité Interdite, de serrer cette main, d'en recevoir une cigarette. Tout était exactement comme il l'imaginait : « Dans son costume kaki avec son front magnifique de philosophe et de poète, ses yeux noirs attentifs et brillants, avec la douceur et la sensibilité qui se dégagent de sa personne, Mao Zedong produit, lorsqu'on l'a approché, une impression ineffaçable. » Qui oserait le nier ? Mao en connaissait un rayon en philosophie : la pratique, la contradiction, le un-qui-se-divise-en-deux... En outre, il savait aussi tracer les caractères subtils formant des poèmes appréciés jusque dans l'opulent Occident.

« Donnez-moi un poème », lui avait demandé l'Anglais au Repaire, dans les temps héroïques, avant de grimper dans l'avion du

retour. « Non, ils sont tellement stupides », avait répondu le simple philosophe, modeste et cordial. L'Anglais travaillait pour le Foreign Office. Il venait aux nouvelles et croyait savoir qu'existait en de rares exemplaires un recueil intitulé *Poésies du Vent et du Sable* dont on avait besoin à Londres, sur la Tamise, afin de se faire une idée exacte de la situation. L'Anglais et le Chinois avalèrent donc, dans les grottes de loess sobrement aménagées du pays écarté, une soupe de poulet, du riz, des tomates, et Mao évoqua la Longue Marche : « Je ne sais pas comment j'ai survécu... Il y avait tant de lieux où personne n'était jamais allé avant. C'était tellement solitaire que l'on se demandait si on était arrivé à l'extrémité du monde. »

Personne dans l'Armée Rouge ne redoutait les misères de la Longue Marche.

*Nous regardions avec mépris les mille pics, les dix mille rivières,
Les Cinq Chaînes s'élevaient et s'abaissaient comme des vagues
qui ondulent,*

*Les montagnes de Wuliang n'étaient plus que de petits cailloux
verts.*

« Ainsi, vous voulez mes poèmes ? s'étonnait Mao. J'ai pensé..., poursuivit-il en hésitant, j'ai décidé que vous ne pouviez les avoir. Ils sont si stupides ! » « Vous savez, j'écris seulement des poèmes pour m'amuser, insistait le Chinois quand l'Anglais revenait à la charge. Nous livrons d'énormes batailles, actuellement, ce n'est pas le moment d'écrire des poèmes. » Il le faisait tout de même, plus ou moins en cachette.

Son nom franchissait déjà les océans, porté par l'éther. Sa réputation était établie. Quelques chanceux intrépides parvenaient jusqu'à lui.

Lorsque l'Américaine arriva, à peu près en même temps que l'Anglais, le camarade Mao Zedong, cordial et modeste, reçut la visiteuse à l'ombre d'un pommier pour deviser aimablement. Au soir, ils dégustèrent un plat sans nom dans lequel se mêlaient hari-

cots, oignons et piments rouges, suivi d'un riz aux huit trésors. Les conversations se prolongèrent. Mao révéla à l'Américaine que les réactionnaires étaient des tigres de papier. Elle en fut ravie, consigna ces termes dans son carnet. «Mao Zedong, soulignait-elle, a des connaissances très étendues... Il est aussi à l'aise dans le domaine de la philosophie occidentale, depuis les Grecs de l'Antiquité jusqu'aux penseurs contemporains en passant par Spinoza, Kant et Hegel.» Ceux qui l'avaient connu plus jeune en doutaient. Mao n'avait pas lu grand-chose, sifflaient-ils, et n'était pas bien éduqué. Cependant, on ne pouvait tout lui enlever. Ce n'aurait pas été équitable, pas juste.

Assurément, il avait avalé *Le Roman des Trois Royaumes*, aux mille héros et vilains, et *Au bord de l'eau*, l'histoire prodigieuse des Cent Huit Brigands Justiciers, chevaliers des vertes forêts et des marais inexpugnables. Sans doute aucun, il avait parcouru de part en part *Le Voyage vers l'Ouest du Singe pèlerin* et *Le Rêve dans le Pavillon rouge* aussi appelé *Récit du bonze sentimental* ou *Miroir caché des amours*. Mao Zedong savait par cœur leurs péripéties. Rien là d'original, ironisaient les lettrés prétentieux, ceux qui avaient négligé de se frotter l'esprit et le corps aux foules ouvrières et paysannes. Ce ne sont que vétilles, bagatelles et brouilles, rognonnaient-ils, quiconque a fréquenté un peu d'école a goûté à cette littérature, fût-ce en tranches fines, entraîné mécaniquement par les annonces alléchantes d'ouverture et les injonctions prometteuses de fin de chapitre : PRÈS DU PAVILLON D'ÉMERAUDE, LA CHARMANTE XUE FAIT LA CHASSE AUX PAPILLONS BARIOLÉS, «... mais pour savoir ce qui va se passer, lisez plutôt le chapitre suivant». DANS LA COUR DU ROUGE CHARMANT, MÈRE LIU IVRE MORTE EST TOMBÉE, «... pour savoir la suite, tournez la page et lisez le chapitre suivant». AINSI DONC LES TROIS VOYAGEURS ALLAIENT VERS L'OUEST, ET FINALEMENT ILS ARRIVÈRENT DEVANT UNE GRANDE PLAINE, «... et si vous ne savez pas combien de temps devait encore s'écouler avant qu'ils fussent gratifiés de l'Illumination, écoutez ce qu'on va vous conter dans le chapitre suivant». Les romans chinois des

siècles écoulés se ponctuèrent invariablement de cette façon. LE TOURBILLON-NOIR AFFRONTA L'ANGUILLE-BLANCHE, « ... lisez la suite, elle ne vous décevra pas ». Il fallait au moins ces appels palpitants pour suivre les aventures complexes et tortueuses des multiples personnages difficiles à situer : la bru de la Première Wang, appelée aussi la Première, le fils d'un général, la bonzesse du couvent du Treillage Émeraude, l'Empereur de Jade et la Reine du Ciel, le Grand-Sage et la Matrone des Éclairs, et les Cent Huit Brigands redresseurs de torts aux noms formidables.

Quand il avait déniché ses deux premiers livres précieux, dans son village natal de Shaoshan, Mao Zedong n'avait pas treize ans. Il s'asseyait sous un arbre, près d'une ancienne tombe, et apprenait à en déchiffrer les caractères. Son père n'était pas content de le voir échapper aux travaux des champs. Son père était rapiat et dur. Parfois, ils se prenaient de bec. Le vieux aimait mieux voir son fils récolter les fèves et engraisser les porcs que de lire les histoires sans queue ni tête de démons malfaisants et de guerriers agiles. Il le traitait de « glouton » et de « paresseux » et il s'en fallait d'un poil que leurs rapports ne tournent au pugilat. Bien sûr, Li Rui n'était guère disert sur ces points. Il importait peu d'en savoir plus, suggérait-il, convaincu qu'il importait plus d'en savoir peu.

Li Rui le conteur ne faisait que répéter ce qu'il avait entendu dire en haut lieu de l'enfance du jeune Mao : « C'était un expert pour nourrir le bétail et élever les cochons. Il nettoyait si bien étables et porcheries que les vaches et les gorettes dont il avait la charge n'étaient jamais malades... » Mao préférait néanmoins se plonger dans les intrigues bouillonnantes d'*Au bord de l'eau* et du *Roman des Trois Royaumes* et, tout instruit qu'il était en animaux domestiques, il décida de quitter son pays afin d'apprendre davantage. « Où habites-tu, Mao Zedong ? » lui demanda le maître de l'école éloignée et moderne.

- Je vis à Shaoshan, à environ quarante ou cinquante lis d'ici.
- Et quel âge as-tu ?
- J'ai quinze ans passés.

— Tu sembles assez grand pour en avoir dix-sept ou dix-huit. As-tu fréquenté l'école de ton village ?

— J'ai étudié deux ans avec M. Wang et je peux lire des romans assez correctement.

— Et quel genre de romans lis-tu, Mao Zedong ?

— J'ai pas mal lu *Le Roman des Trois Royaumes* et *Au bord de l'eau*.

— Mais as-tu lu les manuels de primaire ?

— Non, monsieur, je ne les ai pas lus.

— Es-tu capable de lire les livres de deuxième année ?

— La plupart. Il y a des caractères que je ne connais pas encore.

— As-tu appris un peu de mathématiques ?

— Non, pas du tout.

— Et que sais-tu de l'histoire et de la géographie ?

— Je n'ai encore rien appris de l'histoire ou de la géographie.

— J'aimerais que tu écrives deux lignes en caractères classiques... »

Mao s'exécuta avec grâce mais le maître jugea que ça n'allait pas, que son doigté n'était pas bon et qu'il ne savait pas tenir correctement un pinceau. À force de supplications, le jeune garçon évita le renvoi et s'efforça de suivre la classe. C'est là qu'il apprit la double mort de l'Empereur et de l'Impératrice douairière, survenue deux ans auparavant. Et c'est là qu'il découvrit un ouvrage curieux prêté par un de ses condisciples : *Les Grands Héros du monde* où il était question de gens importants, ayant vécu au-delà des frontières et au-delà des mers, dont les noms s'inscrivirent dans sa mémoire. Il sut ainsi qu'avaient existé, quelque part, chacun pour soi et pour la grandeur des nations, Wellington, Gladstone et Napoléon, Montesquieu, Rousseau et Lincoln, et celui aussi qu'on appelait Washington. Cela l'avait marqué : « Après huit ans d'une guerre difficile, Washington remporta la victoire et édifia son pays », était-il expliqué en caractères mandarins.

Mao Zedong progressait. Avec l'appui d'un enseignant qui lui prodiguait des cours de soutien, Mao apprit à composer des dissertations en forme classique et à mieux manier son pinceau. Un

professeur audacieux décrivait en phrases fleuries le Japon enviable qui s'était affranchi d'un passé de servitude, et lui apprit les couplets de *La Bataille en mer Jaune*, aimable chanson de cette contrée :

*Le grenadier fleurit pourpre,
Les saules ont la feuille tendre,
Et voilà un nouveau tableau.*

Cependant, Mao se fâcha avec ses condisciples qui le craignaient à juste titre parce qu'il était grand et fort. Mao Zedong avait l'habitude de raconter autour de lui les exaltantes histoires des Trois Royaumes et des Cent Huit Brigands Justiciers, jusqu'à ce que le professeur d'histoire de l'école moderne prétende que tout cela n'était que roman et fables, qu'il ne fallait pas plus que ça y ajouter foi. « Es-tu plus savant que nos pédagogues ? » lui demandèrent les élèves narquois, tant il est facile de s'appuyer sur l'autorité. « Vous êtes une bande de traîtres et de lâches, rétorqua Mao en colère, et je vais vous casser la gueule. » S'il n'est pas sûr qu'il le fit, il y pensa très sérieusement. Ne le méritaient-ils pas ?

Mao Zedong songea à changer d'air, à aller de l'avant. Il ne souhaitait pas retourner à sa vie antérieure. « Le travail à la ferme me dégoûtait », confiait-il à qui voulait l'entendre. Et puis c'était une époque de famine, une époque triste et douloureuse pour les paysans, les métayers, les pauvres de la campagne. Mao le savait bien. Il avait entendu parler dans son village des sociétés secrètes, de la *Gēlǎohuì*, la Société des Frères Aînés qui, tels les Cent Huit Brigands du bord de l'eau, entendaient faire régner la Justice et pillaient des greniers à riz pour le distribuer aux indigents. Il se souvenait de ces révoltés, de Pang-le-Meulier qui fut attrapé et décapité. La Chine était en proie au trouble. Il courait le bruit que l'Empereur régnant était mort empoisonné par la vieille Impératrice douairière, maternelle, propice, auguste, protectrice, paisible, nourricière, glorieuse, indulgente, grave, sincère, comme on disait à tout bout de champ en lui prodiguant son lot de « *Wànsuì ! Wànsuì !* »

Wàn wàn sù ! » — « Dix mille ans de vie ! Qu'elle vive longtemps, très longtemps, une vie respectable, pieuse, altière, brillante ! » Or, il advint par maléfice ou enchantement que l'Impératrice douairière, frappée d'une maladie fatale, enfourcha le lendemain même le dragon céleste. Ça n'avait pas traîné !

Comme elle avait en sa vie dominé trois empereurs, broyé la révolte des Taiping et celle des Boxers, mis au pas les lettrés récalcitrants, elle jouissait d'une certaine considération. Aussi le Grand Eunuque, avant de refermer son cercueil, l'étendit sur un matelas de fils d'or épais de sept pouces, la tête reposant sur des feuilles de lotus taillées dans le jade, le corps enroulé neuf fois d'un cordon de perles, entouré de cent huit Bouddhas d'or et de pierres précieuses, d'abricots de saphir, de citrouilles de jade, de dattes de rubis pour prévenir ses besoins.

Le nouvel empereur, élevé au trône sous le nom de Xuantong, n'était âgé que de deux ans et dix mois. L'enfant poussait des cris dans la salle de la Suprême Harmonie où se tenait la Grande Cérémonie tandis que son père le régent lui glissait à l'oreille : « C'est bientôt fini... » La révolution éclata à Wuchang au soir du 10 octobre 1911 et c'est pourquoi cette date mémorable est communément appelée Double-Dix, jour et mois où fut renversée la dynastie mandchoue des Qing si funeste au pays. Les insurgés hissèrent sur les murailles leur bannière triomphante : le *Taijítú* des origines, poissons Yin et Yang, diagramme de l'unité communie des contraires, entouré d'une ronde d'étoiles à six pointes. La révolution courut comme le feu, de cité en cité, de province en province. Les armées des Han rejetaient l'Ancien avant que n'écloie le Nouveau, l'Empire s'écroulait laissant place au chaos des espérances et des idées. Les hommes coupaient leur natte, signe de soumission. Ils coiffèrent des chapeaux importés et firent la fortune de Borsalino. Les femmes cessèrent de bander leurs pieds atrophiés.

Mao Zedong se trouvait dans la capitale provinciale, à Changsha. Il trancha sa natte et s'engagea comme simple soldat. De ce qu'il fit à ce moment et de ce qu'il ferait ensuite, il ne souffla mot ni à

l'Américaine invitée à la chasse au tigre, ni à l'Anglais en quête de poésie. Il ne le révéla qu'à l'Américain-Venu-en-Premier, celui qui les connaissait tous. Mais si vous voulez savoir comment et pourquoi, tournez simplement la page.

CHAPITRE II

En été, un journaliste confirmé fait la connaissance des Bandits Rouges — Un publiciste en herbe prône l'éducation physique.

L'Américain-Venu-en-Premier arriva où il devait par un après-midi d'été, sur un petit cheval à l'échine fatiguée, poussé par la curiosité. Ceux qu'il voulait observer, il avait, pour les voir, cheminé longtemps, bravé maints dangers, sauté de train en camion, contacté des passeurs clandestins, des agents camouflés, mangé du chou, de la bouillie de millet, toutes choses méritoires de la part d'un Américain de Kansas City, Missouri. Sur la route il avait aperçu les slogans en gros caractères qui, selon, faisaient froid dans le dos ou donnaient du cœur au ventre : « À bas les propriétaires fonciers qui se repaissent de notre chair ! » « À bas les militaristes qui boivent notre sang ! » « Vive l'Armée Rouge chinoise ! »

Errant à l'aventure vers le Territoire Interdit, l'Américain, engagé dans un tour du monde formateur après avoir gagné une grosse somme d'argent en Bourse, se présentait dans les hameaux des vaux et des monts avec force explications, en un chinois douteux, sur sa présence insolite : « Je suis un journaliste américain... Je viens pour interviewer Mao Zedong. » Mais il ne s'attirait que des réponses lapidaires et des regards en biais : « *Wǒ bù zhīdào...* », « *Wǒ bù dǒng...* », « Pas savoir... », « Pas comprendre... », jusqu'à ce qu'au lieu-dit La Paix des Cent Familles, croisant un groupe de paysans peu amènes, pourvus de piques et de vieilles pétoires, il s'entende interpeller : « *Hello ! Are you looking for somebody ?* » « Vous cherchez quelqu'un ? » Celui qui parlait, jeune et souple,

avait l'élégance douce d'un mandarin et des manières polies. Il portait une barbe noire et sa tête était mise à prix.

C'est ainsi que l'Américain-Venu-en-Premier parvint au terme de son voyage, c'est ainsi qu'il fut escorté jusqu'à la capitale provisoire des Bandits Rouges, comme on disait à Shanghai dans les salons et les bouges, ou au Japon chez les militaires à bandes molletières. Au creux de cette vallée retirée, à peu de distance de la Grande Muraille jadis protectrice, se tenait Mao Zedong, chef incontesté. Il demeurait dans une grotte, entouré de ses fidèles lieutenants, ceux qui l'avaient suivi dans son odyssée, ceux qui avaient marché avec lui depuis les vertes forêts du lointain Jiangxi.

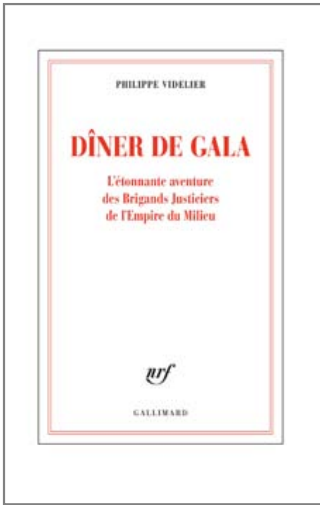
Mao Zedong passait son temps à réfléchir aux choses de la guerre sous leurs aspects divers. Il combattait les Japonais, autrefois admirés, les cliques mandchoues et cantonaises, celles de Pékin et de Nankin, les propriétaires fonciers et les réactionnaires tigres en papier. Mao Zedong combattait tout le monde, en somme, mais avec une habileté peu banale qui excita l'attention des étrangers.

Poète à ses heures perdues, philosophe quand cela lui chantait, Mao Zedong était de notoriété internationale un grand stratège. Il possédait à la perfection et au-delà de la perfection, supposait-on, la *Sunzi* des Royaumes Combattants. Là résidait son secret.

Ce n'était pas à dire vrai dans l'Armée nouvelle du Hunan, en 1911, qu'il l'avait percé. Non. Ce fut bien plus tard.

Dans l'Armée nouvelle du Hunan, il n'était resté que peu, écrivant des lettres pour les uns et pour les autres parce qu'il maniait déjà mieux le pinceau que ceux qu'il fréquentait. Il avait fait ami-ami avec un mineur et un forgeron, peu portés sur la calligraphie. Après six mois, la République étant proclamée, il quitta l'uniforme et retourna à ses études. L'empereur Xuantong, âgé de six ans, demeura dans son palais de la Pureté Céleste entouré de ses eunuques et conserva le droit de manger autant qu'il le souhaitait du poulet vapeur aux champignons impériaux, des mamelles froides marinées dans le vin et du canard de la triple délicatesse. Mao Zedong dévorait les livres. À ce qu'il prétendait, il engloutit successivement la *Richesse des nations* d'Adam Smith, *L'Origine*

CHAPITRE XXXVI : <i>Mao Zedong, en grande forme, démontre l'utilité de la natation — Un écrivain se noie dans un lac.</i>	445
CHAPITRE XXXVII : <i>À son corps défendant, l'Ours-Téméraire revient sur le devant de la scène — Des étudiants inconscients attaquent le Quartier Général.</i>	457
CHAPITRE XXXVIII : <i>Liu Gros-Nez voit son tour arriver — Une femme se hisse au sommet ; une autre dégringole de son piédestal.</i>	467
CHAPITRE XXXIX : <i>Les Gardes Rouges recrutent outre-mer — Mao Zedong ose une incursion à Neuilly-sur-Seine.</i>	480
CHAPITRE XL : <i>De hauts personnages entament une collection — Cinq petits généraux reçoivent une leçon du Président Mao.</i>	496
CHAPITRE XLI : <i>Un médecin à l'ancienne perd sa dignité — Des Brigands Justiciers souffrent mille maux.</i>	512
CHAPITRE XLII : <i>Le Président se mesure au ping-pong avec Hollywood — Des Brigands Justiciers enfourchent le dragon ; une petite musique se fait entendre aux cieux.</i>	527
CHAPITRE XLIII : <i>Le Batracien-Graphomane nage en eau trouble — Des visiteurs américains tapent dans leurs mains.</i>	540
CHAPITRE XLIV : <i>Tête-de-Fouine rencontre son destin dans les nuages — L'ONU étudie un poème de Mao Zedong ; un hôte de marque découvre la Grande Muraille.</i>	553
CHAPITRE XLV : <i>Un artiste new-yorkais prend Mao pour modèle — L'Américain-Venu-en-Premier se divise en deux ; Pomme-Bleue lui cherche un héritier à son profit.</i>	567
CHAPITRE XLVI : <i>Des amis lointains franchissent océans et montagnes pour recevoir une poignée de main — Un ennemi juré se montre une dernière fois.</i>	579
CHAPITRE XLVII : <i>Les Brigands Justiciers quittent la scène sans considération de leurs mérites ou de leurs torts — L'affaire se dénoue sur un coup de théâtre.</i>	593
<i>Épilogue</i>	609
Principaux personnages entrés dans l'Histoire	611



Dîner de gala Philippe Videlier

Cette édition électronique du livre
Dîner de gala de Philippe Videlier
a été réalisée le 26 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137213 - Numéro d'édition : 240731).

Code Sodis : N52094 - ISBN : 9782072466342

Numéro d'édition : 240733.